

LE PETIT MANDARIN

Suite 1.

IV

La corvée du gouverneur travaillait le long du chemin côtoyant la rivière : Niok surveillait en fumant une bonne pipe. Les prisonniers piochaient et transportaient la terre dans des paniers. Leurs chaînes rivées aux pieds et relevées à la ceinture pour ne pas gêner leur marche cliquetaient légèrement. Il faisait chaud, la matinée paresseuse et douce s'allongeait mollement sous les arbres.

Le gardien, fatigué de surveillance, gagna à pas lents le bord de l'eau. A peine eut-il disparu que les prisonniers abandonnèrent leurs outils et se mirent en devoir d'abattre à coups de cailloux les baies des letchis bordant le sentier.

Dans la dispute des fruits tombés à terre, des rixes éclataient qui se terminaient dans une bousculade, sous une nouvelle pluie de baies charnues. Pol à l'écart, armé d'un couteau à lame courte, fouillait un panneau de bois ponceau aux veines sombres. Son établi touchait le tronc d'un vieil oranger tout garni d'oranges luisantes, mi-parties émaillées d'or et de vert.

Niok, les jambes pendantes, assis sur la berge, paraissait hypnotisé par le miroitement de l'eau. Il tirait tranquillement sur sa pipe représentant une tête de dragon à la langue rouge. Un pêcheur relevait son filet : des poissons bleu et argent luisaient dans les mailles.

— La pêche est bonne ? s'enquit le gardien.

(1) Voy. *Mercur de France*, n° 428.

— Ça va ! dit l'autre.

Mais soudain l'attention de Niok fut attirée par des éclats de voix, des rires, un bruit de querelle. Le yiem-couk se leva sans se presser.

— Encore Sock et Som qui se chamaillent, bougonna-t-il.

Au milieu d'un cercle d'assistants deux Cambodgiens couleur d'ébène claire, robustes et musclés, luttèrent les mains ouvertes. Ainsi campés, face à face, splendides et nus, les jambes et le torse d'un modelé sans tare, les athlètes rappelaient quelque groupe de la statuaire antique, mais d'une construction plus fine, plus harmonieuse et plus pleine.

Les profils bistrés, d'une patine douce, se détachaient nets et purs. Le marbre rend mollement les expressions de mouvement, de force et d'audace : les lutteurs cambodgiens ressemblaient à deux bronzes, œuvres d'un maître sublime qui aurait pétri ses figures avec de la chair agile, nerveuse et souple. Les muscles roulaient sous la peau, les poitrines haletantes se bombaient sous l'effort, la sueur ruisselait des nuques ombrées et, dans les retraits et les détentes, les corps apparaissaient ramassés, prêts à bondir ou bandés dans la fougue de l'attaque, emportés dans la courbe de l'élan. Et tout à coup Som, se dérochant d'une rapide esquivé, s'aplatit sur le sol. Il saisit Sock à pleins bras par les jambes, et le lutteur déséquilibré, empêtré dans ses chaînes, tomba à terre lourdement. Les prisonniers applaudirent et raillèrent le vaincu.

— Te voilà couché pour la nuit, Sock !

— Il ne te manque plus qu'une femme !

— Veux-tu ma sœur ? souffla un malin en clignant les yeux.

— Non, ta grand'mère lui suffira, j'en réponds, assura Mox.

Et tout le monde de rire, Sock le premier. Cependant Niok s'approcha et, bourru, les dents serrées, appliqua sur le dos des batailleurs des coups de rotin consciencieux. Il était un peu nerveux le bon yiem-couk et tapait ferme ; les coupables à genoux tendaient l'échine, en gémissant :

— Assez, yiem-couk, assez !

Cette bastonnade calma le gardien.

— Donne-moi du feu, Prak, commanda-t-il à un prisonnier. Ces brutes-là ont éteint ma pipe.

Et il renifla par habitude. Prak s'assit et prit un morceau de bambou qu'il troua avec un couteau. Puis, saisissant une branche sèche, il la plaça dans l'entaille et la tourna vivement dans ses mains. De la fumée monta bientôt d'un tas de brindilles et de feuilles que Prak avait amassées à ses pieds. Et le prisonnier tendit au gardien un charbon rouge.

Un des hommes s'approcha :

— Ma femme est malade, *yiem-couk*. Permettez-moi d'aller la voir.

— Va, répondit Niok, et reviens à l'heure.

Brusquement Prak plissa le front, tordit la bouche, plia les jambes, allongea le cou, disloqua ses épaules et se mit à marcher en rond, en prenant les poses comiques d'un pantin désarticulé.

— C'est curieux, la bouche me démange. Oh ! mais vous savez, il me semble qu'on m'a pilé du piment sur les lèvres ! Une cigarette seule est capable de me calmer.

Le gardien se mit à rire :

— Canaille, renifla-t-il. Et il lui jeta une cigarette.

— Ah ! merci, ça va mieux, soupira Prak, en terminant ses grimaces par une gambade.

— Tiens, les Annamites ne sont pas là, observa quelqu'un. Pourquoi ne travaillent-ils pas, *les voleurs de poulets* (1) ?

— Ils sont au Tribunal. C'est ce matin que le Gouverneur rend la justice, expliqua Niok.

— Alors j'y vais, s'écria Chaou-Pol, en abandonnant son outil. J'ai fait mon temps de prison : je veux m'en aller.

— Tu ferais mieux de rester tranquille, conseilla Niok. L'Oknha Plong a besoin de toi pour terminer les volets de sa pirogue et te lâchera ensuite. Il ne veut pas te mettre en liberté, c'est son droit.

— Ai-je fini mon temps, oui ou non ? riposta Pol, rouge d'indignation.

— Oui ou non, le Gouverneur est-il le maître ? rétorqua le geôlier. Ou bien est-ce toi qui gouverne ici ?

Cet argument définitif resta sans réplique. Niok conciliant ajouta :

(1) Voleurs de poulets : épithète que les Cambodgiens adressent volontiers aux Annamites.

— Crois-moi, travaille bien à tes panneaux et dans quelques jours tu seras libre.

— C'est fort tout de même, grogna Pol en se remettant à l'ouvrage.

Il avait dessiné sur le bois une orange et son rameau. Sous le ciseau habile, prudemment conduit, le fruit rond s'épanouissait au milieu des feuilles. Le grain du bois rouge brique se veinait de larges raies bleues, presque noires, noueuses et tordues : artères profondes venues du cœur de la Terre. Elles cessaient parfois brusquement et le panneau se fonçait, devenait violet, comme si les vaisseaux rompus eussent vidé leur sang dans la chair de l'arbre.

Les prisonniers, voyant Niok de bonne humeur, s'étaient assis autour de l'oranger. Les lutteurs endommagés par le rotin avaient gagné la rivière et se plongeaient dans l'eau jusqu'au cou.

— Ton orange est trop petite, Pol, observa Niok.

Mais Pol n'aimait pas la critique.

— Tu la voudrais peut-être comme les seins de Néang-Ouk ? riposta-t-il, goguenard.

— Le fait est, confirma Niok, que la mignonne Ouk a une poitrine comme des noix de coco !

Les rires résonnèrent au fond des gorges avec un bruit de gong.

— C'est mon idée, reprit Mok. Ton orange est trop petite. Ma parole on la prendrait pour une mandarine !

Pol ne répondit pas, mais piqué au vif, il lâcha son panneau et, lesté comme un chat, malgré ses chaînes, il grimpa sur l'oranger. Prestement il recourba une longue branche et jeta à terre trois magnifiques oranges qui luisaient dans l'herbe avec des éclats métalliques. Puis, d'un bond, il sauta sur le sol.

— Voilà, dit-il. Nous allons comparer ! C'est plus simple. C'est encore la meilleure façon de convaincre les gens.

Et, tout en lançant un regard noir à son adversaire, Pol appliqua les feuilles de l'oranger sur son dessin pour montrer l'exacte ressemblance. Puis, saisissant les fruits, il les plaça bien en évidence à côté de l'orange sortie de son ciseau.

— Est-ce bien cela ? demandait-il en les tournant dans ses doigts afin que tout le monde se rendît compte de l'imposture de Mok.

Mais pour que la démonstration fût plus évidente encore, il perça la plus grosse de part en part avec un poinçon, mesura soigneusement l'épaisseur et prouva que le diamètre était identique au globe sculpté en haut relief, dans le cœur du bois.

— Et maintenant, monsieur est-il convaincu ? demanda-t-il, ironique.

Mok, s'étant emparé d'un des fruits, l'écorçait soigneusement :

— Tu as beau dire, je préfère celle-ci, railla-t-il, en portant une tranche d'orange à ses lèvres.

Pol haussa les épaules à cette idée saugrenue.

A ce moment les Cambodgiens avisèrent un sampan à six avirons qui remontait la rivière. Les rameurs nageaient debout en se balançant pour accentuer la cadence. Le rouf de lattes nattées, enduit de résine noire, étalait le dos rond de sa carapace. A l'avant, deux yeux blancs énormes, en saillie sur la proue, lançaient des regards effarés. Et le sampan luisant, ruisselant de soleil, ressemblait à quelque scarabée gigantesque, cuirassé de bronze, éperdu et battant l'eau de ses pattes rigides.

— Ce sont des Annamites, constata Niok après avoir mis la main en abat-jour sur les yeux.

— Ils doivent venir acheter notre soie, dit un prisonnier. Ma fille en a tissé une belle pièce la semaine passée.

— Veux-tu faire une bonne action, vieux Pal ? s'écria Prak.

— Oui, si j'y trouve mon profit, acquiesça Pal, candide.

— Regarde mon sampot (1) tout déchiré, continua l'autre d'une voix geignarde. Ma parole, on voit la peau au travers : on dirait un crible. Aie pitié de ma misère et donne-moi la pièce de soie de ta fille ! Que j'en tire un beau sampot pour aller à Pnom-Penh à la Fête des Eaux.

Les Cambodgiens se trémoussaient d'aise en remarquant la tête ahurie de Pal qui passait pour un naïf.

— Et que lui donneras-tu en échange ? demanda-t-il sérieusement.

— Je suis capable de tous les sacrifices. Tiens, par exemple, d'offrir à cette belle enfant un joli poupon dans neuf mois d'ici.

(1). Sampot : vêtement que les Cambodgiens enroulent autour des hanches et qui joue l'office de culotte.

Les prisonniers se tenaient les côtes. Niok lui-même se roulait.

Cependant Sock et Som arrivèrent, éperdus, en annonçant qu'un Français se trouvait à bord du sampan avec Tràn-Ba-Linh, le père de ces affreux *pouilleux*.

En effet, l'embarcation accosta la berge et un Annamite, le père de Tuông, sortit du rouf accompagné d'un avocat, Maître Didier-Boulet, que ses clients avaient surnommé *le Regard Clair* à cause de ses yeux d'un bleu pâle. Un boy suivait portant une valise.

C'était un événement prodigieux que l'arrivée d'un Français à Pnom-Kandal. La plupart des habitants n'en avaient jamais vu. Ils se les représentaient comme des sortes de héros supérieurs aux mandarins les plus considérables, des princes magnifiques, bons et vertueux. L'homme blanc incarnait à leurs yeux la force, la beauté, la puissance, la justice. Ils l'admiraient et le craignaient à la fois, ne concevant pas par quel prodige on peut être blanc !

Ils savaient bien que toutes les races humaines ont la peau colorée ! Les Annamites, leurs ennemis, avaient la teinte d'un bijou à l'or assoupi par l'usage ; le visage des Hindous rappelait la couleur du tabac ; les Chinois étaient jaunes, d'un jaune tanné par le soleil, tels les vieux gongs de cuivre ; les Moïs (1) de l'Annam semblaient pétris avec la terre rouge de leurs montagnes ; les joues des Siamois étaient passées à la gomme-gutte et les Japonais, qu'on apercevait parfois dans la province, offraient à tous les yeux leurs têtes rondes qui affectaient la forme et la couleur des citrons mûrs.

Pourquoi d'autres hommes sur la Terre avaient-ils le visage, les bras et le corps éclatants de lumière ? Dans quel séjour leurs yeux s'étaient-ils teintés du vert de l'eau profonde, de la dorure des couchants, du gris des tourterelles ou du bleu du ciel quand l'orage vient de finir ? Dans quelle contrée de pareils êtres étaient-ils venus à la vie ? Mouraient-ils comme les autres hommes ou faisaient-ils semblant de mourir pour reparaître ensuite plus intelligents et plus beaux ? Mais aussi devenus cruels et se nourrissant des yeux des enfants et des femmes : car sait-on quelles transformations s'opèrent derrière la Mort ? Pouvait-on toucher sans péril leur chair qui paraissait pétrie

(1) Moïs : peuplades qui vivent dans les montagnes de l'Annam.

de diamants et de clarté rose ? Étaient-ils nés d'un homme et d'une femme ou, comme ce yéak (1) de la légende, des amours de la Lune et de l'Océan ?

Les prisonniers et Niok se prosternèrent dans la poussière : ils adoraient le dieu blanc. Mais comme le dieu parlait leur langue avec exactitude, sous son enveloppe surnaturelle, ils le jugèrent simple et bon. Les Cambodgiens se relevèrent. L'avocat parlementa avec le geôlier.

— Conduis-moi au Tribunal, finit-il par dire.

Ils se mirent en marche, les prisonniers suivant derrière, heureux d'une distraction qui rompait la monotonie de la journée. Ce Barang devait être un génie particulièrement bienveillant. C'était même un génie familier. En passant, il avait jeté une plaisanterie à une jeune fille qui vannait du riz. Les balles légères volaient autour d'elle. Les reins cambrés, légèrement dressée sur la pointe des pieds, les bras relevés, la Cambodgienne, livrait à la brise les enveloppes fines, la poussière blanche du grain. Sa poitrine ronde et pleine sortait à demi d'une écharpe blanche qui épousait fidèlement le buste. Toute à ses occupations, elle n'aperçut pas l'avocat qui arrivait derrière elle.

— Oh ! les jolies pamplemousses, s'écria-t-il, et le charmant pamplemoussier !

La belle fille éperdue posa sa corbeille et se sauva au fond du jardin, cependant que la vieille âme enfantine et joviale des Cambodgiens tressaillait d'aise.

— Sais-tu, yiem-couk, dit l'avocat, que les prisonniers ne doivent pas s'ennuyer ! Leur donnes-tu d'aussi belles garoudas (2) la nuit pour leur tenir compagnie ?

— Oh ! non, monsieur le mandarin-avocat ! s'écriait le geôlier en riant.

— Tu préfères leur allonger de bons coups de rotin pour leur calmer les idées ?

— *Bat ! louk thom smarkdey !* oui, monsieur le mandarin-avocat ! avouait le bon gardien engloussant un rire respectueux.

Et les prisonniers eux-mêmes riaient comme des petites folles.

— Tu ne sais donc pas que l'Administration française a

(1) Yéak : génie de l'air et de la terre.

(2) Garouda : oiseau fabuleux à la gorge de femme.

défendu l'usage du rotin ? C'est inhumain et c'est contraire à la loi de taper sur des gens sans défense. Serais-tu content si l'on te battait ?

Non, le *yiem-couk* ne serait pas heureux, pas du tout ! Mais depuis des temps et des temps on corrigeait les prisonniers et l'usage continuait, quoique l'Administration française fût un grand mandarin ! oh ! oui, un bien grand mandarin !

— Crapule ! conclut l'avocat. Mais, dis-moi, est-ce encore loin ce Tribunal ?

Non, on allait arriver : il n'y avait plus qu'à passer le petit pont là-bas en face, et derrière un champ de bananiers on apercevrait la *sala*.

Au Tribunal cambodgien, la *sala*, l'audience, battait son plein. L'Oknha Gouverneur Plong, assis, les jambes croisées, sur un large tabouret, présidait, revêtu d'un sampot de soie verte.

Ses assesseurs, le *balat* (1) et le *sophéa* (2), étaient installés à même le sol avec le greffier. La salle, large et haute, ornée de belles colonnes de bois jaune, donnait sur une véranda. Tout autour, dans l'embrasure des portes et des fenêtres, se pressait la foule des plaideurs, des parents, des témoins, des amis. Un agent d'affaires indigène avait pris ses clients dans un coin et poursuivait avec eux un mystérieux colloque. Une Cambodgienne brûlait des bâtonnets d'encens, afin de rendre Bouddha favorable à sa cause. Des bonzes enveloppés dans leurs robes safran passaient les yeux baissés. Les prisonniers annamites attendaient dans un angle de la salle, consternés à l'idée que l'avocat n'arrivait pas. Le greffier écrivait à demi-couché. Le *balat* compulsait des pièces.

Le gouverneur Plong paraissait mécontent. Sa bonne face ronde était congestionnée de colère. Il se tournait vers les juges pour les prendre à témoin. Une chique de bétel gonflait sa joue. De temps à autre, il lançait un jet de salive rouge dans un haut crachoir de cuivre. Ses lèvres lippues rutilaient du jus de la chique. A ses pieds une femme pleurait.

— J'ai trois enfants, Oknha ! trois petits dont le plus jeune tette encore. Mon mari a cultivé la rizière pendant trente ans.

(1) Balat : Sous-Gouverneur.

(2) Sophéa : Juge d'instruction.

Depuis sa mort, j'ai régulièrement payé l'impôt. Laissez-moi ma rizière, Oknha Plong !

Le Gouverneur s'emporta :

— Tu es une entêtée, Néak-Poun. Je te répète que tu as été dépossédée par une ordonnance royale en date du neuvième mois, 12^e jour de la lune décroissante de l'année du Lièvre. Notre roi, l'Oknha Préa Sambac Préa Sorivong, est maître de toutes les choses, non seulement des maisons, des champs, des forêts, des fleuves et de la mer, mais aussi du vent, des nuages et de tout le firmament étoilé. Il lui a plu de donner ta rizière à Chaou-Sôr pour le récompenser d'avoir fait entrer sa fille dans la maison des femmes de Sa Majesté. C'est le droit du roi Sorivong. Et ce qu'il fait est bien fait !

Et le Gouverneur, fatigué par un si long discours, s'essuya le front de sa manche.

— Oknha Plong, supplia la malheureuse, permettez que je prenne ma récolte : je l'ai semée.

— Oh ! ces femmes, quel entêtement ! balbutia-t-il excédé, en prenant une chique de bétel que lui passait le sophéa. Ah ! si on les écoutait, il faudrait une *sala* rien que pour elles !

— Le paddy est à moi ! L'époque de la moisson est proche ! répétait Néak-Poun.

— C'est bon ! concéda le juge pour en finir, je t'autorise à en prélever la moitié. As-tu entendu, Chaou-Sôr ? Vous moissonnez de compte à demi, Poun et toi, dès que les riz seront mûrs.

L'interpellé, gros Cambodgien au front bas et à la mâchoire épaisse, trouva cela équitable. Sur les conseils de l'Oknha Plong, il promit d'assurer l'avenir des enfants en les engageant comme esclaves (1). Et Néak-Poun, tout émue, accepta une solution qui, somme toute, lui agréait !

Les Annamites furent alors appelés par le greffier. En l'honneur de l'audience, on avait aggravé leurs entraves. Trân-Ba-Tuông portait au cou une énorme fourche de bois.

(1) L'esclavage est une des plus vieilles institutions humaines. Il revêt au Cambodge des formes particulièrement douces et bienveillantes. Le mot esclavage, qui évoque des idées de basse servitude et de cruelle autorité, est sans doute impropre à rendre l'humanité profonde d'une coutume qui fait entrer dans la maison d'un homme riche une famille sans fortune. Elle y est traitée à peu près comme celle du maître. C'est une sorte d'adoption.

Le terme esclavage traduit mal cette pensée. Mais les mots sont en petit nombre et les idées innombrables. On ne s'exprime que par à peu près.

Nam et Saou suivaient, attachés l'un à l'autre par une barre rigide soudée à des carcans de fer encerclant leurs cous. Ils marchaient en se concertant dans leurs mouvements, sous peine de sentir les hauts colliers leur mordre la nuque.

A ce moment, le petit Mandarin entra. Ses yeux vifs lui-saient. Il murmura quelques mots à l'oreille de son père, feignit de ne pas regarder les Annamites et s'assit auprès [du Gouverneur.

Le sophéa lut une pièce où l'on accusait Trân-Ba-Tuông, Nam et Saou, ses domestiques, d'avoir tué Chaou-Nô un jour qu'il revenait de Pnom-Penh vendre du benjoin récolté dans la forêt.

— C'est faux, protesta Tuông en redressant son front sous la fourche. Nous étions ce jour-là, mes coolies et moi, occupés à la pêche dans les Grands-Lacs, à deux jours de pirogue de l'endroit où Chaou-Nô a été tué. J'ai des témoins !

Le balat intervint :

— Tran-Ba-Tuong a reconnu son crime : le greffier a reçu des aveux.

— Et le hora, que dit-il ? demanda le Gouverneur.

— Le devin les accuse aussi, appuya le balat. C'est signalé dans le rapport du sophéa.

Le juge d'instruction opina gravement du chef.

Trân-Ba-Tuông s'insurgea :

— Je suis Annamite. Je dois être jugé par le Tribunal de France.

Le Gouverneur ne parut pas l'entendre.

— As-tu compris ? Le hora te dit coupable, toi et les tiens.

Nam et Saou baissèrent la tête, heurtèrent le parquet du front et humblement gémirent :

— Nous n'avons pas tué Chaou-Nô.

— Le hora vous a formellement désignés, insista le Gouverneur.

Trân-Ba-Tuông, debout, répétait :

— Je demande les juges de France.

Mais ses domestiques s'allongeaient à plat ventre, écrasés sous leur joug de fer.

— Avouez donc ! insinuait le juge d'instruction. N'imitiez pas votre maître.

— Nous serons indulgents pour vous, ajoutait le balat. Beaucoup plus que les juges français.

Et à toutes les objurgations les misérables répétaient :

— Non, Oknha Plong. Non, tout puissant mandarin, nous ne sommes pas coupables.

Mais ils se gardaient bien de dire que le devin s'était trompé. Le hora aurait pu se fâcher et la haine d'un hora glace d'horreur les plus braves. Quand elle s'attache à nous, l'esprit sinistre du sorcier ne nous quitte plus. Il est partout et nulle part : dans l'eau que l'on boit, les mets que l'on mange, l'air que l'on respire. Il se cache sous le lit et se glisse dans les plis des vêtements. Il flotte autour de nous comme une aile humide et flasque. La nuit, lorsqu'on est seul, un souffle passe tout à coup. Le vent tombe, les feuilles arrêtent leur bruissement, les crapauds-buffes leur chant monotone : la Nature cesse sa plainte éternelle. Et dans ce Silence éclairé par les froides étoiles, une chose informe, insaisissable, invisible et pourtant si terriblement présente court derrière nous, tourne, tourne dans un tourbillon effrayant, lentement enveloppe et pénètre l'âme, puis l'arrache comme une loque et s'enfuit avec un petit rire sournois et triste.

Et les domestiques de Tuông répétaient doucement :

— Non, grands mandarins, nous n'avons pas tué Chaou-Nô.

Cependant le Gouverneur était fort en colère, il s'indignait et crachait dans le bassin de cuivre, ne comprenant pas une obstination qu'il jugeait irrespectueuse.

— C'est fort tout de même ! s'irritait-il. Alors le hora a menti ? C'est lui qui a tort, vous verrez !

Et le bon mandarin, qui suait sang et eau, s'épongeait le front. Hélas ! un juge croit généralement un peu plus à la culpabilité qu'à l'innocence, et l'*Oknha pous nou louk* était convaincu que les Annamites mentaient.

Depuis un instant on entendait du bruit au dehors de la salle d'audience et la voix du yiem-couk qui criait :

— Placé ! Place !

Les gens s'écartaient sous le rotin de Niok. Et tous, après s'être retournés, s'écrasaient le long des murs, pliés en deux, figés dans une attitude de respect et de soumission. Un enfant se cacha en pleurant dans les genoux de sa mère. Un autre partit à travers les champs, parmi les bananiers,

les tabacs et les cannes à sucre, courant à perdre haleine, emporté par la Fuite, cette terrible fille de la Peur. Et l'avocat, *le Regard clair*, cause de tant d'émotions, parut sur le seuil.

Le Gouverneur ahuri laissa tomber sa phrase. Les assesseurs et le greffier regardaient la bouche ouverte, pendant que le Petit Mandarin, qui connaissait un peu Maître Didier-Boulet pour l'avoir vu quelquefois à Pnom-Penh, glissait à l'oreille de son père, d'une voix blanche et mal assurée :

— C'est un avocat ! Un avocat du Tribunal français !

L'Oknha Gouverneur s'approcha et souhaita la bienvenue à l'homme blanc. Il s'inclina devant lui aussi profondément qu'il l'eût fait devant son prince, le Roi tout puissant qui commandait aux étoiles. Il obéissait à l'impulsion instinctive, à l'injonction supérieure, au réflexe impérieux qui courbe devant l'homme blanc les autres races de la Terre. Et le Petit Mandarin, balbutiant des paroles aimables, se baissa très bas lui aussi, car son respect et son hérédité étaient plus forts que sa haine.

Cependant la face de l'Oknha Plong s'éclaira d'un large sourire. Les Cambodgiens sont hospitaliers, polis, affables : ils adorent les voyageurs, les récits et les contes. Le Mandarin fit fête à Maître Didier-Boulet. Et après de nombreuses politesses :

— Je n'ai jamais eu d'avocat devant mon tribunal. Je suis fier que vous soyez ici. Tenez, voilà vos clients, continua-t-il en désignant les prisonniers. Nous allons les juger de suite.

Les Annamites levèrent vers leur défenseur des yeux suppliants.

— Voyez notre état, maître, supplia Trân-Ba-Tuông.

L'avocat échangea avec Tuông de brèves paroles. Le petit Mandarin, inquiet de cet entretien, intervint et sur un ton d'excuse :

— On leur a mis les entraves : la surveillance est si difficile !

— Oui, mais les coups de rotin, répliqua l'avocat un peu nerveux.

— C'est l'usage, un vieil usage !...

— N'est-ce pas à vous, monsieur, interrompit maître Didier-Boulet, à faire disparaître ces odieuses coutumes ? Je sais que

vous êtes un sujet très brillant de notre éducation. Ne pensez-vous pas qu'un beau rôle vous incombe ici ?

Le petit Mandarin rougit et bredouilla des explications confuses : il faisait son possible, mais il n'avait aucune autorité, officiellement il n'était rien. Oh ! quand il serait à la tête d'une province !

Une discussion s'engagea ensuite avec le Gouverneur. Maître Didier-Boulet demandait que les Annamites fussent déférés au Tribunal de France et l'Oknha Plong voulait juger. Il paraissait surtout animé par le désir de voir un avocat français se présenter devant son tribunal et y défendre une cause.

— Plaidez, monsieur l'avocat-mandarin, plaidez, insistait-il avec une voix d'enfant sollicitant une grâce. Je serai si heureux !

— Mais je ne puis pas, exposait l'avocat. L'intérêt de mes clients...

— Je ferai tout pour vous être agréable, interrompait le Gouverneur. Je les condamnerai si peu !

— Oui, vieux crocodile, pensait l'avocat. Je connais ta clémence, elle est célèbre !

— Est-ce vrai, continuait le juge les yeux brillants de curiosité, que pour plaider vous revêtez un habit pareil à celui de nos bonzes, mais tout noir et non jaune ?

— C'est exact, sourit l'avocat.

— Alors mettez-le, insistait le bon gouverneur.

Maître Didier-Boulet réfléchit un instant :

— Soit ! concéda-t-il, amusé.

Et, sortant sous la véranda, il commanda à son boy d'ouvrir sa valise, cependant que l'Oknha Plong, dans la jubilation, expliquait à ses juges :

— Le Barang va venir avec une grande robe noire !

Maître Didier-Boulet, ayant revêtu la robe qu'il emportait toujours avec lui dans ses déplacements, parut bientôt après dans le costume de l'Ordre.

Le Gouverneur impressionné descendit de son siège, s'approcha de l'avocat et en fit le tour, en riant silencieusement de toutes ses dents luisantes et noires. Et tout à coup il poussa des exclamations : Tchia ! Tchia ! et écarquilla des yeux émerveillés, en découvrant le retroussis de la traîne. Puis il tâta soigneusement l'étoffe, trouva l'hermine de l'épitoge agréable

et douce et se frotta les joues avec la fourrure blanche. Mais le duvet le fit éternuer. Il s'extasia sur les vastes manches et pouffa de rire en constatant que son corps y passerait tout entier.

— Comme c'est curieux ! admirait-il.

La toque surtout l'émerveilla ! Maître Didier-Boulet la lui tendit et l'Oknha Plong la saisit avec émotion. Il la tournait dans ses mains maladroitement et poussait de petits cris en brossant les soies du velours à rebrousse-poil. Tout à coup, il n'y tint plus et s'en coiffa.

— Comment me va-t-elle ? interrogea-t-il anxieux.

— Très bien ! approuvait l'avocat qui, tout en riant, ajouta :

— Voulez-vous aussi essayer la robe ?

Le Gouverneur en grillait d'envie.

— Croyez-vous qu'elle m'irait bien ?

— J'en suis persuadé !

Et le défenseur enleva sa robe pour en revêtir le bon mandarin qui voyait avec un étonnement mêlé d'effroi ses bras se perdre dans les profondeurs des manches.

— Je ne retrouverai jamais mes mains, s'inquiétait-il. Il me semble que je n'en ai plus. C'est comme si j'étais manchot !

Mais quand la robe fut bien en place, boutonnée tout du long, le rabat solidement attaché, l'Oknha Plong, heureux, fier, splendide, exultant de joie et d'orgueil, se mit à marcher de long en large. Et brusquement il s'arrêta, se planta debout, les jambes réunies, les bras croisés et s'adressant au balat :

— Suis-je vraiment beau ainsi ?

— Oui, Oknha Gouverneur, admira le juge. Vous ressemblez au bouddha chinois.

Les assesseurs, le smien, les prisonniers et le peuple encombrant la véranda s'étaient prosternés. Car tous s'imaginaient que l'Européen était venu apporter à leur maître les insignes de quelque ordre célèbre au pays des Barangs, un grade supérieur du mandarinat blanc, un honneur éclatant et suprême !

Le Gouverneur, prenant conscience de sa dignité nouvelle, ne riait plus. Il sentait sourdre en lui le sentiment d'une élévation et d'une autorité inconnues dues à la toque et à la robe de l'avocat français. Et obscurément il songeait, en sa cervelle figée dans une ignorance millénaire :

— Pourquoi n'aurais-je pas le savoir de l'autre, puisque j'en ai pris le costume ?

Le Petit Mandarin devinait la pensée de son père et une envie féroce pénétrait son cœur. Sous leurs paupières lourdes, ses yeux aigus brillaient de convoitise.

Cependant Maître Didier-Boulet, qui n'oubliait pas ses pauvres Annamites, résolut de leur concilier définitivement les dispositions favorables du mandarin-juge. Il s'approcha de l'Oknha Plong et avec un sourire :

— Puisque ma robe vous platt, voulez-vous me permettre de vous l'offrir ?

Le Gouverneur tourna vers l'avocat un regard mouillé d'émotion et de reconnaissance. La voix étranglée il s'écria :

— Quoi, vous me la donnez ?

— Oui, je vous prie de l'accepter.

— Et la coiffure aussi ? balbutia le Gouverneur défaillant ?

— Certes, assura le malin avocat, l'une ne va pas sans l'autre.

L'Oknha Plong se confondit en remerciements et bégaya les termes d'une gratitude infinie. Sa face terre de sienne changea de couleur et, sous la poussée du sang, devint d'un belle ocre rouge aux tons profonds et chauds. Ses yeux sortaient des orbites. Il s'inclinait, se courbait en deux et, suffoquant :

— Monsieur le mandarin-avocat ! Monsieur l'avocat, grand mandarin du sang sacré des dynasties royales !

Mais en faisant ses révérences il s'empêtra dans la robe et dut s'accrocher à son siège pour ne pas tomber. Alors il s'assit, les jambes pliées sous ses cuisses, tel les bouddhas cambodgiens, et disposa autour de lui les plis de la toge. Et vraiment le mandarin semblait être devenu un autre homme. Un grand air de bienveillance ornait son visage. Pendant l'espace de quelques minutes, ce Cambodgien borné et cruel se sentit bon jusqu'au tréfonds de lui-même. Son âme s'épanouissait dans une ferveur de justice et d'amour. Il éprouvait pour la première fois de sa vie un immense désir de clémence et de miséricorde. La joie le rendait humain ! Ce n'était pas en vain que, même par jeu, l'Oknha pous nou louk, le mandarin au sang empoisonné, avait revêtu cette toge qui, depuis des siècles, symbolisait la défense des idées les plus généreuses et les plus fécondes qui aient levé au cœur de l'humanité. Le Gouverneur

aperçut à ses pieds les Annamites qui suppliaient toujours en gémissant :

— Non ! tout puissant mandarin, nous n'avons pas assassiné Chaou-Nô !

Et l'Oknha Plong, étendant la main, prononça noblement :

— Je leur fais grâce ! Niok enlève les chaînes de ces prisonniers : mets-les en liberté sur le champ !

Et pendant que Maître Didier-Boulet, radieux, s'approchait pour remercier le Gouverneur, il entendit le Petit Mandarin qui, d'une voix câline, glissait à l'Oknha Plong :

— Père, moi aussi je voudrais mettre la robe et la toque de l'avocat barang !

V

En l'honneur de la dignité nouvelle qui lui était échue, l'Oknha gouverneur donna ce soir-là une fête. Il avait plu, la nuit était humide et molle. Une odeur puissante de végétal à la curée du sol flottait sous la voûte des feuilles. De leurs bras tortueux, de leurs bouches avides, les racines brassaient et buvaient la chair de la Terre.

La demeure du Gouverneur tachait de clarté l'ombre épaisse. Des lampes d'argile donnaient une flamme rouge. La lumière fumeuse des torches de résine illuminait les vastes portes. Une musique plaintive, languide, mélancolique s'échappait des ouvertures et tombait dans le jardin. Et la Nuit, sans étoiles, refermait sa mer de silence sur la lente mélodie.

Dans la pièce principale, au milieu d'un champ de têtes humaines, des danseuses cambodgiennes, peintes et fardées, mimaient quelque antique légende. Des bracelets de fleurs enserraient leurs chevilles. Des couronnes d'or vierge, serties de rubis et d'émeraudes, ornaient leurs fronts étroits. Leurs vêtements éblouissaient de dorures ; les agrafes et les boucles diamantées accrochaient les rayons des lampes. Les spectateurs, assis sur des nattes de jonc, contemplaient avec une sorte d'admiration religieuse et craintive. Et depuis bientôt quatre heures, ils ne se lassaient pas d'écouter la cantilène monotone et de suivre les évolutions des artistes sacrées dont les jambes, fléchissant en mesure, réglaient leurs pas d'harmonie sur le rythme des bras.

Au premier rang, sur un lit de camp très bas, recouvert

d'une étoffe brochée d'or, l'Oknha Plong, à demi couché, s'appuyait sur le coude. Ses jambes nues sortaient d'un sampot au jaune éclatant. A ses pieds un enfant couronné de fleurs remuait péniblement; avec un large éventail de plumes, l'atmosphère épaisse. Le gouverneur avait invité toute la ville de Pnom-Kandal. Des riches Chinois, chefs de congrégations, gros commerçants vêtus de soie mauve, fumaient gravement. Un Annamite au turban bleu allongeait sur son genou une main jaune et sèche, aux ongles de la longueur des doigts. Les mandarins cambodgiens étalaient des vêtements aux soies lumineuses, barrées de cassures rigides.

Et derrière ces invités de marque venait toute la foule cambodgienne : hommes, femmes et enfants, dont les faces inertes et passives suaient la servitude et la peur. Parfois l'un d'eux ouvrait doucement une boîte de cuivre ou de bois incrusté d'écaille. Il en tirait une noix d'arec et une feuille verte enduite de chaux rose et, lentement, mâchait en silence sa chique de bétel.

Auprès du Gouverneur, l'avocat, assis sur un fauteuil d'ébène, s'intéressait fort au jeu des danseuses cambodgiennes; mais il éprouvait quelque gêne en entendant le Petit Mandarin lui couler à l'oreille, l'air ennuyé et fat :

— Je préfère le ballet de Faust ! Quelle merveille que cette Zambelli !

Les femmes de l'Oknha Plong, tout au fond de l'estrade, curieuses et sauvages, dévisageaient le mandarin blanc. Elles étaient là une dizaine, les épaules et la gorge nues, émergeant d'une écharpe de couleur. Les unes vieilles, ridées, fanées, broyaient dans un petit mortier d'argent des feuilles de bétel qu'elles réduisaient en pâte, car leurs bouches ne pouvaient plus mâcher et leurs lèvres flétries s'ouvraient sur des dents branlantes et noires.

Les autres gracieuses, fraîches et vives, les mollets ronds et fermes, les joues pleines, se poussaient du coude, se bousculaient en chuchotant et leur jeunesse riait sous les yeux scandalisés des vieilles épouses qui grommelaient.

Cependant la musique devint plus vive : les gongs de cuivre et les cliquettes de bois précipitèrent leur cadence, entraînant le *ronéat*, sorte de piano en bambou sonore, et le kong circulaire aux cymbales d'airain.

Après avoir dansé le pas des fleurs d'or, les danseuses mimaient l'histoire merveilleuse de Vongsovan, prince du royaume de Chantaly, qui partit un beau soir à la recherche de son épouse, la belle Sacsanthan, qu'un méchant Génie lui enleva pendant qu'il dormait.

Hélas ! le prince souffre fort de sa mésaventure : son cœur est plein d'ennui. Il s'en va tristement à travers la Forêt.

Mais en route il rencontre les jardins d'Arunaphéac, le Roi des Oiseaux géants. Sacsanthan n'y est-elle pas cachée ? Un secret pressentiment le persuade qu'il y retrouvera le bonheur. Il se déguise en merle parleur du nom de Sarika et, à l'abri de son travesti, pénètre aisément dans les jardins royaux. Or, sous un bosquet, la princesse Saokhon, faisane aux plumes dorées, est endormie. Elle est si belle que Vongsovan oublie sa femme et devient amoureux de la fille du Roi. Il lui apprend qu'il est le prince de Chantaly et n'a d'oiseau que le plumage. Émerveillée, la belle faisane se laisse convaincre et, à la fille du Roi des Oiseaux le prince conte le charme de l'amour humain !

Les amants coulent de magnifiques heures. Mais la perruche Lika, bavarde et jalouse, dénonce leur bonheur. Le Roi Arunaphéac, très affecté, enferme sa fille sous la garde de la hargneuse Réachana et donne à une terrible géante, Kakhanayak, la mission de tuer l'amant de sa fille.

La géante procède par ruse et prend les traits de la princesse-faisane. C'est le soir : Sarika, le merle amoureux, attend sa bien-aimée. Il l'aperçoit de loin, venant vers lui en balançant tout son corps, cambrant la taille, le buste épanoui dans une attitude de lotus émergeant des eaux. Sarika se précipite vers elle.

Mais Kakhanayak jette son masque, redevient géante et attaque Vongsovan. Le prince est perdu, déjà il a mis un genou à terre. Ses bras s'ouvrent suppliants : il va mourir ! Lorsqu'il songe à son arc magique qui dans le péril ne l'abandonna jamais : et de son arme il frappe le sol.

Aussitôt un dragon horrible, au bec de perroquet, aux mâchoires de tigre, apparaît. Et Kakhanayak éperdue essaie en vain de séduire le monstre.

Elle est ligotée et n'obtient sa délivrance qu'à la condition de se rendre auprès d'Arunaphéac et de l'inviter à une rencontre armée. Le Roi des Oiseaux relève le défi et sort avec son armée. La Reine et sa fille veulent s'opposer au combat. Elles supplient : les jambes fléchissent, les bras se déroulent et les mains implorent. Le Roi les repousse et court à la guerre.

Le choc des armées est terrible et le sort des armes fatal au Roi des Oiseaux. Ses troupes sont massacrées et jonchent le sol. Resté seul sur le champ de bataille, Arunaphéac est tué.

Tout serait fini si, en mourant, il ne donnait naissance à une multitude de yeaks grimaçants et cruels qui continuent la bataille. Vongsovan est exténué de fatigue et sa vaillance va céder au nombre, mais une fois encore il a recours à son arc fidèle et, sur le champ, apparaissent des vols d'aigles, splendides et féroces, qui courent sus aux Géants.

A l'abri de sa nouvelle armée, le prince Vongsovan peut prendre un peu de repos. Il descend vers un bassin de lotus pour y baigner ses membres épuisés.

Et voici qu'au bord du lac il rencontre un jeune homme, beau comme un dieu, Thnu-Sel (arc enchanté), qui promène par le monde un incurable chagrin.

Le prince a vite reconnu, sous ce déguisement, son épouse tant aimée, Sacsanthan, enlevée par le méchant génie de l'Air et de la Terre. La jeune femme s'est vengée de son ravisseur : elle l'a tué. Depuis longtemps elle est à la recherche de Vongsovan et se lamente. Cependant voici le prince en face d'elle. Pourquoi cette réserve qui touche à la froideur ? Pourquoi ne se précipite-t-elle pas dans les bras de son mari ? Mais avant d'être épouse, Sacsanthan est femme ! Et par coquetterie, elle détourne la tête, joue l'indifférence et feint de ne pas reconnaître son époux.

Vongsovan se prête à ce jeu :

— Voulez-vous être mon frère d'armes ? lui demande-t-il. Thnu-Sel consent, et tous deux partent à la poursuite du Roi des Oiseaux qu'un miracle a rendu à la vie.

Arunaphéac, atteint par une bague magique que Thnu-Sel lui lance au visage, succombe définitivement. L'armée de Vongsovan, prince de Chantaly, est de nouveau victorieuse.

A ce moment, la belle Saokhon arrive, échappée à la surveillance de la farouche Réachana. Sacsanthan, jalouse, abandonne son déguisement et revendique son époux. Les jeunes femmes épuisent les ressources d'un art infini pour séduire le cœur de leur prince, les bras ondulent, les jambes fléchissent, les doigts se dépliant et se recourbent, le pouce s'incurve. Et les mains jointes en forme de coupe offrent à Brahma le lotus sacré.

Vongsovan ne peut se résoudre à choisir parmi tant de grâces. La polygamie est du reste une des lois heureuses qui assurent l'ordre et la décence dans le royaume de Chantaly, et le prince part avec ses deux épouses.

Dans la joie du triomphe et de l'Amour, les bras planent, les

genoux fléchissent et les mains incurvées renouvellent au Dieu l'offrande des fleurs de lotus.

La légende merveilleuse de Vongsovan se développait parmi la musique et les chants. Au moment des combats, un souffle tragique animait l'orchestre cambodgien. Le fifre donnait des notes aiguës auxquelles répondaient les sons graves du tambour de guerre. Les baguettes volaient sur les cymbales; par bonds légers le ronéat montait au sommet de ses gammes. Les armées suivaient leurs chefs avec des attitudes grotesques ou terribles. Les géants aux masques verts, le mufle retroussé, se précipitaient sur les aigles de Vongsovan aux ailes entr'ouvertes prêtes à frapper, ce pendant que, dans un coin de la scène, Saokhon, le visage blanc de poudre, les tempes ornées de pendeloques fleuries, implorait les Dieux de toutes les grâces de son corps. Et ses bras frais et souples glissaient et se déroulaient dans l'atmosphère épaissie de fumée et d'odeurs, avec des ondulations de liane dont le rythme et la ligne avaient traversé les siècles, immuables comme un bas-relief d'Angkor-Thom.

Puis la musique et le chœur des danses se turent et une voix douce, voix de femme au timbre d'argent, menue, fluette, chevrotante, comme si elle fut venue d'au delà des amas et des amas d'années, égrena des notes fanées, qu'on eût dites assoupies par le Temps.

Le Grand roi Chakapine
Se promène dans la Forêt
Avec ses éléphants
Et suivi de ses vingt mille femmes.

Le Grand roi Chakapine
Se promène dans la Forêt.

Et ses femmes, plus belles que l'Aurore,
Sont les filles des cent-un rois, ses vassaux !
Mais le monarque tristement
Courbe son front nimbé de soleil.
Et ses femmes, plus belles que l'Aurore,
Sont les filles des cent-un rois, ses vassaux !

Il songe à son fils Pinésavane,
Qui vit seul dans la tour du Baïon
Et que rien ne peut distraire,
Ni les danses, ni les esclaves, ni la lutte, ni la chasse.
Il songe à son fils Pinésavane,
Qui vit seul dans la tour du Baïon.

Le chapey (cithare) accompagnait la chanteuse en sourdine, d'un murmure si ténu qu'il paraissait vague, très lointain, et sorti lui aussi d'un autre âge pour bercer le crépuscule d'un peuple et pleurer la mort de ses Dieux.

Alors la foule s'écoula sans bruit, les genoux pliés, la tête baissée. Et quand ils passaient devant la porte par où l'on apercevait l'Oknha-Gouverneur et les mandarins, les Cambodgiens inclinaient leur front davantage, joignaient leurs mains et partaient le dos courbé, l'âme écrasée sous le poids d'une obscure et antique terreur.

VI

Le lendemain, près du sentier longeant la berge, vis-à-vis la Pagode, sous le banian, un mannequin suspendu à une grosse branche allongeait sa forme mouvante et noire.

L'air était radieux de lumière. Des paillettes d'or frissonnaient dans l'ombre. Une joie tiède et pénétrante ensoleillait les âmes. On avait envie de courir sous les arbres, de cueillir des fleurs et des feuilles, de crier et chanter la beauté de la vie.

L'homme noir tournait lentement au bout de sa ficelle. Il était coiffé d'une toque de velours rejetée en arrière. Le visage peinturluré, orné de grosses moustaches, luisait sous le vermillon. Le corps se vêtait d'une longue robe dont la traîne dénouée balayait le sol. Parfois un coup de vent s'engouffrait sous l'armature, tendait les plis du ventre et du dos, agitait les manches, et l'épouvantail, gonflé comme une outre, se livrait à une danse grotesque et désordonnée.

— Une femme qui, de loin, aperçut la forme effrayante, rebroussa chemin et se sauva en courant. Des laboureurs passèrent conduisant leurs buffles, couleur d'ardoise. Les hommes regardèrent l'étrange appareil et se mirent à rire. Ce spectacle imprévu et nouveau les amusait.

Tout à coup une voix cria :

— Arrêtez-vous !

Les paysans aperçurent alors au pied de l'arbre sacré Niok, le bourreau. A côté, sur le fauteuil occupé la veille par l'avocat, le Petit Mandarin se tenait sombre, impassible et dur.

— Agenouillez-vous, commanda le yiem-couk. Faites la

révérence. En même temps il désignait de son rotin le mannequin noir.

Les Cambodgiens obéirent sans hésiter : le Néaï Mâm n'était-il pas le maître ? Les mandarins sont les mandarins, le peuple est le peuple !

Puis ce furent des pêcheurs, leurs filets sur l'épaule : ils se prosternèrent humblement.

Deux éléphants venaient derrière, montés par leurs cornacs à califourchon sur le cou, les jambes cachées par les larges oreilles.

— Tiens, dit le Néaï, l'Or Rouge et la Sauterelle que mon père envoie à la montagne.

L'Or Rouge était une énorme bête, vieille de cent vingt ans, dont les lourdes défenses traînaient à terre. Son ventre aux plis épais, son cuir raboteux, sa tête large comme une croupe de buffle, sa trompe qui raclait le sol et ses ivoires formidables effrayaient les tout petits enfants ; et leurs mères les menaçaient de l'Or Rouge pour les rendre sages. Mais les gamins de Pnom-Kandal couraient derrière lui en criant : l'Or Rouge ! l'Or Rouge, tes pieds vont te gêner pour marcher !

Et la grosse bête familière regardait la bande en dessous de ses yeux malins, et les petits garnements s'égaillaient comme des moineaux, cependant que l'Or Rouge soufflait de contentement dans sa trompe.

L'Or Rouge avait appartenu au roi Ang-Duong et à son père, le roi Ang-Eng. Il avait fait la guerre aux Siamois et combattu les Annamites. Au cours des mêlées, il fonçait sur les ennemis, en prenait deux ou trois dans sa trompe, les soulevait au-dessus de sa tête et les clouait sur ses terribles pointes. Les Annamites le craignaient comme le makoui (1) et l'avaient surnommé l'Or Rouge, à cause des bracelets d'or qu'on lui mettait aux défenses les jours de bataille et qui, le soir, étaient teints de sang.

Le roi Ang-Duong l'avait donné au père de l'Oknha Plong en récompense de ses services. Maintenant l'Or Rouge se faisait vieux. Il n'avait plus guère qu'une trentaine d'années à vivre. Parfois cette pensée l'attristait et le rendait méchant :

(1) Makoui : génie malfaisant, sorte de démon qui sort à la tombée du jour, et qui inspire aux Annamites la plus vive terreur.

et ces jours-là il fallait trois gardiens pour avoir raison de ses caprices.

— Fais saluer les éléphants, ordonna le Petit Mandarin au geôlier.

Niok fit signe aux cornacs. Les Cambodgiens piquèrent légèrement le crâne de leurs montures avec un bâton armé d'un crochet. Les éléphants se tournèrent face au mannequin et, docilement, s'agenouillèrent en baissant le front. L'Or Rouge en se relevant saisit une poignée de terre dans sa trompe et d'un souffle puissant la pulvérisa sous son ventre, pour chasser les mouches qui le dévoraient. Puis les éléphants partirent en se dandinant, tandis que les cornacs sonnaient un air de chasse dans leurs cornets de fer.

A ce moment arrivèrent des bonzes quêteant leur nourriture quotidienne. Ils marchaient à la file derrière un vieillard tout rasé, aux rides nettes et profondes. Ils portaient sur le côté les marmites de cuivre où ils recevaient l'aumône du riz cuit. Niok leur expliqua le cérémonial. Le premier des bonzes, le chef, qui tenait à la main le bâton rituel orné aux bouts d'une pointe d'ivoire, s'approcha du Néai-Mâm.

— Nous ne devons nous incliner que devant Bouddha, déclara-t-il.

Le Petit Mandarin posa froidement sans que bougeât aucun de ses traits.

— Ne voyez-vous pas que cette image est moi-même et que je suis *le Sage* envoyé par les Barangs pour civiliser les peuples d'Asie? C'est moi le nouveau Dieu, prêtres de Bouddha. Je dois régénérer votre monde vieilli, vos religions puérides et les élever vers les sommets où règnent la lumière, la justice et l'amour!

— Qui donc t'a appris ces choses? demanda le bonze stupéfait.

Les yeux du fou s'illuminèrent :

— Les premiers d'entre les Barangs : leurs savants, leurs professeurs, hommes d'Etat. Ils sont les guides de l'humanité et les phares du Monde. Ici que suis-je? Rien! Que dois-je être? Tout! Je serai le grand Apôtre. Je relèverai le pays cambodgien et le mettrai au rang des grandes puissances européennes. Le règne de la Justice est enfin venu. A genoux!

bonzes, à genoux ! La Vérité unique chassera les ténèbres d'erreur. A genoux devant le Dieu noir !

Le bonze répondit en hochant la tête :

— Petit Mandarin, tu as appris trop de choses à la fois. Mais on a oublié de te dire que la Vérité n'est pas la même pour tous les hommes. Elle varie à chaque pays que l'on traverse, comme varient le climat, la terre et le ciel. Crois-moi, il ne faut jamais sortir de sa race. Adieu !

Et il partit suivi de la longue théorie des prêtres jaunes.

— Arrête-les, Niok ! clama le Néaï. Et fustige-les devant moi.

Le geôlier renifla à plusieurs reprises : l'ordre qu'on lui donnait était grave.

— Laissez-les partir, conseilla-t-il. Ne savez-vous pas que la loi cambodgienne punit de mort quiconque frappe un bonze de sa main ?

A ce moment Trân-Ba-Tuông apparut au détour du sentier avec Nam et Saou qui portaient des rames sur l'épaule. A la vue de son ennemi, la pensée du Néaï se détourna des bonzes. Son visage s'éclaira d'une joie démente. Le groupe des trois hommes s'approcha et parvint à la hauteur du vieil arbre bouddhique où pépiaient des centaines d'oiseaux.

— Arrivez ici, fils de singes, commanda le Néaï. Et faites les laïs (1) devant le Dieu d'abord, devant moi ensuite !

— Je ne m'humilierai ni devant toi, ni devant ce masque, déclara Tuông. Mes domestiques non plus.

— Tu retourneras en prison ! menaça le fou.

— Je ne te crains plus, Petit Mandarin !

— Misérable chien ! murmura le Cambodgien secoué de rage. Je vous maudis, tes Ancêtres et toi, jusqu'à votre génération la plus ancienne !

L'insulte était la plus grave que pût entendre un Annamite, et le frère de Thi-Thêu devint blême.

Cependant Néaï Mâm ajoutait :

— Tu auras de mes nouvelles.

A bientôt, Trân-Ba-Tuông ! A bientôt !

Et l'Annamite, après avoir enfoncé son regard dans le sien, prononça froidement :

— A bientôt, Néaï Mâm !

(1) Lai : prosternement annamite.

Et les pêcheurs partirent pendant que la défroque, le Dieu noir, se balançait ridicule et pitoyable, levant les bras sous l'action de la brise, s'efforçant à de nobles gestes qui avortaient en de grotesques attitudes, fantôme participant à la fois des deux civilisations, la jaune et la blanche : symbole de l'idée latine accoutrée aux mœurs de l'Asie.

RICHARD BOURDET.

(A suivre.)